

des Roses, qu'on nomme aussi. des Grâces, peuplée surtout par les familles autochthones où s'est conservé le type grec le plus pur. La sieste faite pour les maîtres et pour les gens, de chaque côté de la rue, les portes des résidences s'ouvrent, laissant apercevoir les vestibules spacieux, frais, où la pluie des jets d'eau diamante les bouquets de myrtes, ornés comme des salons et mieux que les salons, car en y exhibe l'important du mobilier. Là, parade sur les divans toute la maisonnée féminine, mollement et savamment étendue, vêtue de ses plus éclatants atours, occupée à rouler, à fumer des cigarettes, — les Smyrniotes fument d'une manière charmante, — tout en dégustant des confitures et en jasant, comme une nichée de bengalis, dans cette langue ionienne si mélodieuse. L'usage, prétend-on, autorise le passant à entrer dans ces vestibules parés. Il faut ajouter qu'à Smyrne tout le monde se connaît, au moins de vue. Quant aux étrangers, ils apparaissent, en général, escortés de quelque habitant du lieu. Quoi qu'il en soit, les présentations sont des plus sommaires. On fait accueil à qui plaît. L'une des jeunes filles de la famille, et elles sont nombreuses d'ordinaire, offre une cigarette aux visiteurs. Il s'assied ; on devise. . . . Que d'inconnus ont ainsi passé ! Il faut avouer que beaucoup sont revenus.

M. de Sorgues devait être de ces derniers. Quoique initié aux hospitalières façons, il s'était juré, ce jour-là, de satisfaire surtout sa curiosité. Il voulait parcourir tout l'attrayant quartier, repaître ses yeux de cette réunion de beautés qui passent, à bon droit, pour les plus parfaites de la terre. — Mais l'homme propose. — Arrivé à mi-chemin de la rue, il s'arrêta. Un grand regard noir, pointillé d'or, l'avait cloué, fasciné. Il entra. Avec la double coquetterie d'une Smyrniote, elle se leva pour venir à lui et le fit asseoir auprès d'elle. Après quoi, elle roula une cigarette et la lui tendit. Il la prit. La séduction était achevée.

Quelques semaines plus tard le jeune consul épousait mademoiselle Annig Mouradian. — Seize ans, catholique romaine, aucune dot, — mais reconnue pour la plus belle dans ce pays où les noms courants de Aphrodite, Erycine, Astarté, Cypris, ne font pas sourire. Très bien vu au ministère des affaires étrangères, M. de Sorgues obtint facilement un congé et, comme voyage de nocces, amena sa femme à Paris où, d'emblée, elle fut proclamée déesse.

Il n'est point aussi aisé qu'on le pense, ce métier de mari d'une déesse, surtout d'une déesse d'Ionie. Le consul fut bientôt obligé de s'apercevoir et de se convaincre que son admirable compagne ne saurait se plier aux règles d'aucune arithmétique. La belle Annig ne pouvait admettre de marchander avec ses fantaisies, et elles étaient nombreuses. De plus, si elle roulait parfaitement les cigarettes, — parce que cela lui plaisait, — elle ne condescendrait jamais à s'occuper du ménage, ni à embarrasser sa cervelle des mille détails d'un intérieur. A Smyrne, chez ses parents, elle se levait, s'habillait, grignotait des confitures, des olives, du riz. Puis, elle faisait la sieste, regrignotait des fruits ou des pâtisseries, rendait des visites, en recevait. — Quoi encore ? Elle dansait le soir, assistait le dimanche à la messe de midi. Quelquefois elle se montrait au *Jardin*, les Champs-Élysées de l'endroit.

M. de Sorgues connaissait trop l'Orient et les femmes orientales pour essayer d'entreprendre la moindre lutte. Il était de ceux qui acceptent